

# Nous sommes venus

Matthieu 2, 1-12

*« Comme les rois mages en Galilée  
Suivaient confiant l'étoile du berger... »<sup>i</sup>*

Ça, vous connaissez.

Ou bien plus traditionnel :

*« De bon matin  
J'ai rencontré le train  
De trois grands rois qui allaient en voyage.  
De bon matin  
J'ai rencontré le train  
De trois grands rois dessus le grand chemin... »<sup>ii</sup>*

Tout aussi traditionnel, mais moins connu, un Noël du Périgord :

*« Jamais n'avait ouï  
Si beau chant que de l'ange  
Chantant dans cette nuit  
Autour de la minuit  
La Vierge et la naissance...  
Ce fut à ce moment  
Que les rois arrivèrent,  
Entrés fort bellement,  
Chargés de leurs présents.  
Tous trois ils adorèrent.  
C'était plaisir aux yeux  
De voir les gentilles  
Que ces rois glorieux  
Faisaient à l'enfant Dieu  
Toute la nuit sans cesse. »*

Je pense que nous pourrions tous citer telle ou telle chanson, française mais pas que, tel ou tel poème, roman, film faisant référence au rois mages, des plus sérieux au plus incongrus, à la manière par exemple du film « Les rois mages » réalisé et joué par Les Inconnus qui envoient les trois personnages dans le Paris d'aujourd'hui, décalage historique, source de quiproquos dont je vous laisse juges. Sans parler des tableaux classiques ou plus modernes. C'est comme si cet épisode biblique de douze versets seulement avait permis aux humains de développer leur imaginaire, parce que, reconnaissons-le, le texte d'origine est très succins.

D'abord, des rois mages, il ne dit rien d'autre, à part que ce sont des « mages » - *μαγοι*, dans la langue du Nouveau Testament – venus d'Orient. Des *mages*, ou des magiciens, suivant le seul autre usage de ce terme dans les Actes des Apôtres<sup>iii</sup> qui désigne un *pseudo-prophète* que Paul finira par interpeller en ces termes : « *Toi qui es pétri de ruse et de manigances, fils du diable, ennemi juré de la justice, ne vas-tu pas cesser de fausser les plans du Seigneur ?* »<sup>iv</sup>

Nous sommes loin des rois mages de la tradition. Donc, des mages ou des magiciens, des astronomes ou des astrologues, suivant le choix des traducteurs. Une note de la Traduction Œcuménique de la Bible indique ceci : « *le mot grec revêtait des significations très diverses : prêtres perses, magiciens, propagandistes religieux, charlatans... Il pourrait désigner ici des astrologues de Mésopotamie, peut-être entrés en contact avec le messianisme juif.* » En un mot : rien de bien certain. Alors, savants comme le disent les exégètes d'aujourd'hui, observateurs des étoiles, scientifiques, ou interprètes des mouvements des étoiles et des songes ? Interprétations multiples d'un terme rare et imprécis du Nouveau Testament et de toute la Bible puisqu'il ne se retrouve qu'au livre de Daniel dans le Premier Testament<sup>v</sup>.

Qui étaient-ils ? Cela demeure un mystère.

Combien étaient-ils ? Cela n'est pas dit. À partir des cadeaux – l'or, l'encens et la myrrhe – on en a déduit qu'ils étaient trois. « On » de l'anonymat, de la généralité qui dit l'incertitude du récit, du moins son imprécision. Certaines traditions ont été jusqu'à en compter 8 (deux fois quatre, comme les quatre éléments ou les quatre points cardinaux, l'universalité géographique multipliée par 2) voire 12 (comme les 12 tribus d'Israël, les 12 apôtres de Jésus : l'entière du peuple de Dieu venu d'ailleurs, universalité de la foi donc). Au III<sup>e</sup> siècle, Tertullien en a fait des *presque rois*. Origène a fixé leur nombre à 3. Ensuite, Bède le Vénérable, au VIII<sup>e</sup> siècle, les décrit ainsi :

*« Le premier des mages s'appelait Melchior : c'était un vieillard à cheveux blancs et à la barbe longue ; il offrit de l'or au Seigneur pour reconnaître sa royauté.*

*Le deuxième, Gaspard, jeune encore, imberbe et rouge de peau, lui offrit de l'encens pour reconnaître sa divinité.*

*Quant au troisième, au visage noir et portant également toute sa barbe, il avait pour nom Balthazar ; il présente la myrrhe, sachant que Jésus, Fils de Dieu, était aussi fils de l'homme, et, comme tel, il devrait mourir pour notre salut. »*

Trois personnages, trois âges de la vie d'adulte donc de toute la vie, trois origines (européenne, orientale et africaine), pour dire l'universalité du message biblique, de la naissance de Jésus qui sera sauveur universel, pas seulement d'un peuple, d'une nation, d'une religion séparatrice, mais bien d'une liaison de tous les âges, de toutes les cultures, de tous les êtres. Et trois offrandes pour signifier la royauté, la divinité et l'humanité de celui qui est vénéré ainsi. Une des traditions raconte qu'il aurait dû choisir parmi ces trois présents pour signifier qui il était en vérité. Il accepta les trois, parce qu'il était et est encore tout cela à la fois, dans la foi.

Il y a quelques semaines, j'ai découvert une interprétation nouvelle chez un auteur auquel je fais souvent référence tant sa pensée m'éclaire d'une lumière qui lui survit. Il est décédé au printemps dernier, avancé en âge. La veille de sa mort, il a envoyé à son éditrice ce que l'on appelle encore aujourd'hui un manuscrit, son dernier qu'il n'a pas eu le temps de relire, mais auquel il tient, il vient comme parachever son œuvre littéraire, mettre un point de suspension à son travail de philosophe, d'éveilleur des consciences et des pensées, point d'orgue car simultanément point d'entrée et de sortie. Il s'agit de Michel Serres. Il y a travaillé toute sa vie : « **Relire le relié** »<sup>vi</sup>. Ce titre pose le sujet de la religion comme thème central, non pas dans une perspective d'exclusion, comme c'est trop souvent le cas des religions aujourd'hui, mais bien comme ce qui relit ce qui est relié, suivant en cela les deux étymologies possibles du terme même de religion. En le lisant et en l'écoutant aussi, j'ai toujours pensé que Michel Serres avait pour le moins une solide culture religieuse. Aujourd'hui, tout en demeurant le philosophe exemplaire qu'il a toujours été, il va plus loin.

Dans la première partie de ce livre il aborde la fête de l'Épiphanie, à sa manière. J'y ai retrouvé son génie de relecteur et de relieur. L'Épiphanie et ses traditions. Trois rois mages dont Michel Serres ne discute pas l'historicité ou non. Si c'est un mythe, tant mieux, autant y plonger. Il écrit : « *Les mythes énoncent alors des vérités puissantes, denses, autrement que celles des récits dûment documentés.* »<sup>vii</sup> Je ne peux que lui donner raison. Les êtres humains que nous sommes apprennent-ils réellement de l'histoire ? Je me pose la question en constatant la montée des extrêmes droites politiques dans les démocraties européennes. Cependant, nous nous souvenons des histoires, des mythes qui nous enseignent, tant ils sont ce qui « *relie l'extérieur immense à l'intérieur infime.* »<sup>viii</sup>

Revenons aux rois mages relus par Michel Serres : « *Voici un récit préjugé mythique. Rois, peut-être, savants à coup sûr, Gaspard, Melchior et Balthazar, guidés par une étoile, cheminent. Comme une vieille tradition raconte que chacun représente un tiers de l'humanité, le monde habité tout entier, en devenir, voyage.* »<sup>ix</sup> Ce qui l'intéresse avant tout, ce sont les trois présents apportés qu'il comprend comme des signes des disciplines respectives de chacun des trois voyageurs. L'or, c'est l'économie. La myrrhe aux vertus curatives, c'est la médecine. Quant à l'encens qui fait monter la prière des hommes vers les ciels, c'est la poésie, le langage, la littérature. Trois rois en trois domaines, trois maîtres. Interprétation contemporaine : trois prix Nobel d'économie, de médecine et de littérature. « *Rois mages, puissants donc dans le savoir : l'un connaît la force énorme chez les hommes de l'or ; l'autre, la puissance de la science et de ses applications médicales ; le dernier peut évaluer la valeur du langage et de la communication.* »<sup>x</sup>

Ces trois-là marchent à l'étoile, à la poursuite d'une étoile. Ils rêvent de mieux encore. Chercheurs, ils cherchent encore et toujours pour progresser, d'où leur démarche, le nez dans l'étoile, « *repère très haut dans le ciel* ». « *Ils rêvaient de décrocher le ciel, la lune et les constellations* »<sup>xi</sup>. Chercheurs au sens d'hier et d'aujourd'hui. Des mages, pas encore des sages. Ils le deviendront à la fin de leur voyage d'aller.

« *Ils quêtaient le tout, ils découvrent le rien... ils recherchaient l'énergie... ils découvrent l'étrangeté... ils découvrent enfin que ce rien de puissance et de gloire est tout.* »<sup>xii</sup>

Épiphanie, manifestation de « l'extrême fragilité » dans le petit enfant, nouveau né, « *état naissant* » devant lequel les trois prix Nobel s'abaissent. Des yeux levés et un gisant tout bas, le très bas aurait précisé Christian Bobin. « *Puissants, les Rois s'inclinent devant l'impuissant nouveau-né... Tout rois qu'ils se prétendent, puissants dans leur expertise respective, ils saisissent enfin que leur importance, que leur finitude flottent en cet éventail ouvert, entre l'astre et l'enfant, les rois et les bergers, entre rien et tout... entre le nilpotent et l'omnipotence... Que Dieu, s'il existe, sommeille aussi au fond multiple de la fragilité aussi bien qu'il éclaire l'espace et le temps. Voilà l'écart tenu par les religions... Ce point chaud se somme Incarnation.* »<sup>xiii</sup> Plus loin, Michel Serres dira que c'est un « big bang », une origine.

Relecture contemporaine, je vous l'ai dit, qui repense à mots nouveaux les antiques traditions de la fête de l'Épiphanie et de la naissance du Christ : un point chaud, un big bang, le début d'une ère nouvelle où le tout-puissant s'abaisse à celui du tout faible. Si seulement les puissants de ce monde pouvaient l'entendre !

Mais nous, dans notre vie quotidienne, qui ne sommes ni puissants ni faibles, que faisons-nous de cette fête, comment la comprendre afin qu'elle ait du sens pour chacun.e ?

C'est à un tout autre auteur que je pense, plus ancien, Michel Tournier et son roman « *Gaspard, Melchior & Balthazar* »<sup>xiv</sup>. Lui aussi a écrit de belles pages, elles m'ont ému, à reprendre et à méditer. Il réinterprète l'histoire des rois mages, à sa façon. Il y ajoute celle du

quatrième roi mage, parti en retard, arrivé en retard, trop tard. Il le nomme Taor. Nom à l'étymologie hébraïque signifiant « pur ». Gourmand, gourmet, il est parti à cause d'un rahat-loukoum. Il arrivera après beaucoup de péripéties, trente trois ans plus tard, à Jérusalem, dans la chambre haute, tout était fini. Il ne restait rien, à part sur la table où on avait mangé, des coupes, treize, un fond de vin, et des fragments de pain sans levain. Taor tendit la main, il but et il mangea... Trop tard ? *« Il bascula en avant, mais il ne tomba pas. Les deux anges, qui veillaient sur lui depuis sa libération, le cueillirent dans leurs grandes ailes et, le ciel nocturne s'étant ouvert sur d'immenses clartés, ils emportèrent celui qui, après avoir été le dernier, le perpétuel retardataire, venait de recevoir l'eucharistie en premier. »*<sup>xv</sup>

Taor le pur, et nous aussi, pouvant dire que nous sommes venus. Il y a place pour chacun, pour chacune, à la table du Père, quelle que soit l'heure de son arrivée, table où tout est rien et rien est tout, où se relit le relié, se relie les relectures, où la paix qui dépasse tout ce que l'on peut comprendre est là, à tout jamais. Comme Taor, il suffit de tendre la main, d'être là, en compagnie de beaucoup d'autres.

Bruneau Jousselin  
Le 5 janvier 2020, fête de l'Épiphanie  
Bruxelles-Musée

- 
- <sup>i</sup> Les rois mages, chanson de Sheila, 1971  
<sup>ii</sup> La marche des rois, traditionnel provençal, XVIIIe siècle  
<sup>iii</sup> Actes 13, 6  
<sup>iv</sup> Actes 13, 10  
<sup>v</sup> Daniel 2, 2.10  
<sup>vi</sup> Relire le relié, Michel Serres, éd. Le Pommier, novembre 2019  
<sup>vii</sup> Opus cité, p. 46  
<sup>viii</sup> Ibid.  
<sup>ix</sup> p.33  
<sup>x</sup> Ibid.  
<sup>xi</sup> p.35  
<sup>xii</sup> p.35.36  
<sup>xiii</sup> p.39  
<sup>xiv</sup> Gaspard, Melchior & Balthazar, éd. Gallimard, 1980  
<sup>xv</sup> Opus cité, p.272